

Extrait du Journal d'Alain Richard

Jeudi Saint, 4 avril. Je concélébre avec l'Archevêque à la cathédrale, et reviens à la maison. Durant la demi-heure d'autobus urbain je suis assailli de pensées de mort. Je pense que c'est lié à mon prochain court voyage au Salvador

Est-ce paranoïa ? Mais quelle est cette voiture arrêtée devant notre porte ? Je ne vois pas que c'est un taxi, entre rapidement, et aussitôt trouve Charles et Dorothy avec trois membres du Conseil du G.A.M. " Maria Rosario sortie en voiture avec son bébé et son propre frère, a disparu depuis midi. " La famille ne les a prévenues qu'après 5-6 heures, après avoir fait sa propre enquête dans les hôpitaux et les postes de police. Personne ne savait que j'étais resté à la cathédrale et aurait pu être joint.

Nous commençons quelques coups de téléphone : USA, Canada, demandant de répercuter sur l'Europe et sur l'Amérique du Sud. Ici tout le monde est en vacances. Elles ont tenté en vain de joindre différents hommes politiques. Je joins à leur domicile quelques reporters et quelques diplomates : malgré l'heure tardive, j'essaie les domiciles des cinq principaux candidats à la Présidence, ceux des Secrétaires des principaux Partis politiques. Tout le monde est à la plage au Guatemala, au Salvador, ou à Miami. L'Archevêque, le Nonce ne peuvent être joints. Charles, Dorothy et les trois femmes vont dans les hôpitaux et à un Centre de police. A 2 heures du matin ils sont de retour, bredouilles. Un coup de téléphone à la famille de Maria Rosario : ils viennent d'apprendre que les trois corps, morts, ont été découverts dans une auto tombée dans un ravin, à quelques kilomètres d'ici. Les deux Américains et les trois femmes partent pour la morgue. Je passe quelques coups de téléphone.

Je continue ma nuit d'attente et de prière. Quelques chrétiens passent une partie de cette nuit devant la réserve eucharistique. Pour moi, c'est auprès du téléphone, tâchant d'aider ces femmes qui se sentent seules et souvent délaissées par tous ceux qui ont peur. Elles sont, dit-on, ou pourraient être "récupérées" politiquement... Le Christ a entendu ces balivernes aussi ! Même l'Eglise du Guatemala n'est pas clairement à leurs côtés. Je tâche d'être pour elles un petit signe de la présence de l'Eglise et de l'Amour de Dieu.

Je ne lis pas le dernier bréviaire, mais le long Office des ténèbres d'antan. Quel sens dramatique prennent tous ces Psaumes et les textes : « le Juste persécuté », les hommes de mal qui rugissent autour de personnes innocentes et pacifiques comme autour du Christ. Voilà le sang de Maria Rosario, de son bébé, de son jeune frère, mêlé au sang d'Hector... Au sang de tous les séquestrés illégalement... Mêlé au sang du Christ. L'angoisse de Jésus au Jardin des Oliviers, écrasé par tant de haine de ses ennemis, par tant de veulerie de la multitude, par tant de peur de ses amis... Comme tout cela m'envahit ! N'y a-t-il pas tant de gens que j'aime qui croient bien faire en favorisant ou en laissant faire ces meurtres qui ne sont que le sommet de l'iceberg de dizaines de millions de meurtres perpétrés pour maintenir un statu quo ou pour l'améliorer à leur profit... Et tout cela au nom d'une Croisade anticommuniste ? Quelle ironie... Quelle dégradation ! Quelle honte !

A 4 heures du matin, ils reviennent. Ils ont vu les corps. Le visage de Maria Rosario semble intact. Son frère porte des hématomes. Le bébé n'avait que 2 ans. La police n'a pas autorisé la famille à voir les corps avant qu'ils n'aient été arrangés. Seuls les visages ont été vus pour identification.

A 5 heures nous allons nous coucher.

Vendredi Saint, 5 avril. A 7 heures je suis au téléphone, appelant les USA, la France, l'archevêque, le nonce, les journalistes que je n'ai pas pu contacter de nuit. Devant le téléphone, je pleure... à sanglots. Maria Rosario était une charmante jeune femme, épouse d'un étudiant séquestré, disparu depuis un an. Elle est la belle-fille d'un ancien recteur de l'Université, lui aussi assassiné. C'était elle qui m'envoyait à Oakland des nouvelles du G.A.M. Elle avait grande confiance en moi, était de toutes les dirigeantes celle qui comprenait le mieux la non-violence. Elle avait commencé à lire les livres sur la non-violence que je venais de leur offrir.

Mais je pleure surtout sur mon Eglise que j'aime tant, mais qui est toute occupée à ritualiser la mort du Christ sans être présente à la mort des membres du Corps du Christ. Je pleure sur ce Peuple de baptisés paralysé par la peur. La peur d'être tué, ou plus prosaïquement la peur de perdre ses privilèges ! Il est 7h30. Il y a moins de deux mille ans, le Christ était près d'apparaître devant Caïphe et Ponce Pilate, seul face à l'envie, la haine, la veulerie, la peur, la lecture étroite de la Bible... Seul face à son Père qui semblait l'abandonner. N'est-ce pas aujourd'hui le même drame vécu dans ces membres du Groupe d'Aide Mutuelle ? Avec eux et elles, je pleure devant mon téléphone.

Peu à peu, nous arrivons à répandre la nouvelle. Le travail des tueurs ne se fera pas complètement dans le silence. Charles reste à la maison pour répondre au téléphone et je rejoins au restaurant trois des dirigeantes. Pour la première fois, je leur dis clairement qu'il faut penser à demander le droit d'asile dans un pays étranger : il leur faut considérer quel membre de leur famille doit venir pour ne pas se faire tuer.

Maintenant c'est le Nonce qui, enfin de retour chez lui, m'appelle au téléphone. Il me reçoit longuement, une fois de plus. Il est très ému, et très gentil avec moi. Il m'invite à renforcer ma prudence personnelle. Je ne pense pas qu'il puisse m'arriver quelque chose avant la visite du chef de l'Etat au Pape dans dix jours. Après... on verra.

*Alain Richard
Guatemala, avril 1985*